

très mortifié, très recueilli, et cependant j'ai de la peine à croire qu'il est conduit par le bon esprit ». Que M. Grignion soit discuté par les séminaristes de Saint-Sulpice le déconcerte pareillement. Quand le jeune apôtre, sa mission terminée au Mont-Valérien, reparut au milieu d'eux, Blain s'y trouva pendant la récréation. « La curiosité fut grande, écrit-il, s'il n'avait rien perdu de sa première ferveur. On l'étudiait, on l'examinait, on l'interrogeait, et la conclusion fut qu'il était plus fervent que jamais. Cela n'empêchait pas que l'on parlât beaucoup de ses manières. Il était souvent sur le tapis. Chacun voulut faire ses prédictions sur lui, chacun voulut émettre ses idées. Était-il conduit par le bon esprit ? N'était-il pas dans l'illusion et dans une voie d'égarement ? C'était le sujet de la discussion, les uns prenaient parti pour ou contre, les autres suspendant leur jugement et n'osant se prononcer.

« On avouait qu'il était un saint, on faisait l'éloge tantôt de sa grande modestie, tantôt de son recueillement, tantôt de son humilité, tantôt de sa grande mortification et de ses austérités, d'autres fois de son amour pour la pauvreté et pour les pauvres, de sa charité et de son zèle et surtout de sa grande tendresse et dévotion pour la Sainte Vierge ; et, ce qui était étonnant, on doutait qu'il fût dans la voie des saints. Moi, qui écoutais attentivement tout ce qu'on disait de lui, je ne pouvais assez admirer qu'on le crût saint sans le croire dans la voie des saints ».

Lorsque Blain se rendit à Nantes pour s'informer en vue de la composition de ses Mémoires, les jugements sévères, impitoyables de nombre d'ecclésiastiques, dont plusieurs, dit-il, passaient pour vertueux, auraient dû lui donner à penser. Ce n'étaient pas en effet de simples réserves sur l'éminence des vertus de M. Grignion dont le tombeau attirait déjà quantité de suppliants. Mais, pour Blain, la sainteté de son ami avait été si manifeste qu'il ne voit dans tous ces dires que jalousie provoquée par des vertus inimitables ou rancune d'auxiliaires qui n'avaient pu s'accommoder de la rude vie et des méthodes du missionnaire ou qu'il avait dû remercier de leurs services. Il y avait cependant tout lieu de penser que si les vertus de M. de Montfort avaient été aussi discrètes que celles de saint François de Sales, elles n'auraient pas été ainsi méconnues.

Voici maintenant *Grandet*. Le sulpicien eut-il entre les mains les Mémoires de Blain ou, par égard pour M. Leschassier et pour

M. Brenier, ne les lui aurait-on pas communiqués ? En tout cas, il écrit comme s'il n'en avait pas eu connaissance. De l'extérieur singulier de M. Grignion, de ses manières singulières tant combattues à Saint-Sulpice, il ignore tout. Les informateurs dont il nous rapporte les documents ne lui ont rien appris non plus sur ce point. Ceux qui lui parlent des persécutions ne mettent nullement en cause les véritables singularités de la victime. Nous avons déjà cité en partie ce passage du P. de la Tour, jésuite : « En quoi sa vertu paraissait triomphante et surhumaine c'était dans les croix, persécutions et guerres que lui faisait le monde, sous prétexte que sa prudence surnaturelle et son zèle ardent lui faisaient faire des choses qui selon la prudence ordinaire passent pour des actions imprudentes ou ridicules. Sous ce prétexte, les prêtres, les religieux, les grands, et souvent ses supérieurs ecclésiastiques lui faisaient des remontrances, le condamnaient, le maltraitaient, l'arrêtaient, l'interdisaient » (1).

Sous prétexte, répète le P. de la Tour ; ce qui semble bien indiquer qu'il soupçonne, pour ne pas dire plus, que leur hostilité avait une autre raison. Mais laquelle ? Il n'en dit rien.

M. Le Normand, procureur du Roi au Présidial de Poitiers, qui avait fait partie de la Congrégation de jeunes gens, établi par M. Grignion n'est pas plus explicite. « On n'a pu lui imputer ici (à Poitiers) de la part de ses ennemis, écrivait-il, qu'un zèle indiscret, parce qu'il n'avait point de respect humain » (2).

N'ayant aucune idée des manières singulières de M. Grignion ni des soupçons qu'elles faisaient naître, Grandet ne trouve rien d'autre, naturellement, comme cause des persécutions, que le zèle de l'apôtre. Nous citons : « Quoiqu'il n'y eût aucune espèce de crime qu'il n'eût voulu anéantir, il en attaquait pourtant cinq sortes qu'il croyait avec raison être la source de tous les autres, savoir le blasphème, les jeux de hasard et les danses, l'ivrognerie et l'impureté, et c'est le zèle qu'il avait contre tous ces péchés qui lui a attiré les persécutions, les calomnies, les injures et les contradictions de la part du démon, du monde et de la chair, dont il voulait absolument détruire l'empire » (3).

Blasphème, jeux de hasard, danses, ivrognerie, impureté, tous termes qui évoquent les exploits du missionnaire contre les

(1) Grandet, p. 456.

(2) Grandet, p. 468.

(3) Grandet, p. 321.

scandales : objurgations et menaces des châtiments divins aux blasphémateurs rencontrés dans la rue fussent-ils officiers du Roi, tables de jeu brisées à coups de pied, tables de cabaret renversées avec les verres et les bouteilles et les buveurs jetés dehors, chœurs de danse rompus, descentes dans les maisons borgnes pour arracher au vice ses tristes victimes.

« Plusieurs évêques, écrit encore Grandet (p. 339), l'ont souvent interdit dans leurs diocèses où ils l'avaient appelé, sur les plaintes qu'on leur avait faites de ses prétendues imprudences et indiscretions ». Mais voici qu'il ajoute : « Leurs Grands Vicaires l'ont traité d'ignorant, d'hypocrite et de vagabond ; l'un d'entre eux lui dit un jour tout ce que la colère la plus outrée peut inspirer de plus mortifiant ». Comment s'expliquait-il que des imprudences et des indiscretions aient pu mettre dans la tête de ces Grands Vicaires que M. Grignion n'était qu'un hypocrite, le faire traiter ignominieusement de vagabond et déchaîner contre lui avec une telle violence l'un d'entre eux ? Depuis quand un zèle intempestif et maladroit est-il la marque d'un hypocrite ? Ce serait plutôt le contraire. Et M. de Villeroi était-il de ces Grands Vicaires ? En tout cas, le jour du malheureux bûcher de mauvais livres surmonté d'une figure du diable, lorsque, entrant dans l'église des Calvairiennes, le missionnaire étant en chaire, il lui coupa la parole et lui fit à propos de cette exhibition « de très sanglants reproches de son imprudence et de son zèle indiscret », il est clair que ce n'était pas l'apôtre imprudent qui le mettait ainsi hors de lui, mais l'homme bien connu du sensationnel, du spectaculaire, du théâtral, qui continuait encore à en faire là, sous ses yeux, à genoux, le dos courbé sous l'averse, la tête basse, les mains jointes, les paupières mi-closes, devant tout le peuple qui le regardait. Ah ! ce n'est pas lui, Villeroi, qui, s'il lui arrivait de croiser dans la rue M. Grignion avec son escorte habituelle de gardes du corps, lui trouvait, comme M. Le Normand, un air de béatifié. Un air de cafard ? Oui.

Venons maintenant au P. *Besnard*. Troisième supérieur général de la Compagnie de Marie, le P. *Besnard* n'avait pas connu personnellement le serviteur de Dieu ; mais, entré dans la Congrégation en 1743 à l'âge de cinquante-cinq ans, il eut l'inappréciable avantage de vivre au milieu de ces bons prêtres dont plusieurs avaient été les compagnons du missionnaire, dans la

société des Pères Mulot et Vatel que le saint, deux ans avant sa mort, s'était adjoints et en relation étroite avec les premières Filles de la Sagesse, particulièrement avec Marie-Louise de Jésus, la fille spirituelle par excellence de Montfort. Lui qui écrit dans son Avertissement : « J'ai pris toutes les connaissances nécessaires pour ne rien omettre dans une vie où tout m'a paru intéressant et je me suis attaché aux mémoires les plus sûres pour ne rien dire que de vrai. Je me suis transporté dans presque tous les lieux où le saint missionnaire a exercé son zèle et j'ai parlé à plusieurs personnes qui avaient assisté à ses missions », avec quel soin dut-il recueillir les impressions et les souvenirs des deux familles religieuses de Montfort ? Or, soit manque de talent, soit respect pour la personne de leur Père, soit parce qu'ils n'avaient rien trouvé que d'admirable dans ses manières démonstratives, il ne semble pas que personne des Frères ni des Sœurs ait jamais, du moins devant le P. *Besnard*, mis en scène, en le mimant, l'homme de Dieu, ni parlé de ce que son extérieur présentait de singulier. Si le Père note ses singularités, c'est en se référant uniquement aux Mémoires de Blain ; encore ne les entend-il pas de manières singulières, mais de pratiques particulières, ce qui n'est pas du tout la même chose. Parlant de l'étudiant de Saint-Sulpice : « Brûlé, dit-il, du feu de l'amour divin, dont il ne pouvait retenir captives au-dedans de lui-même les saintes ardeurs, il cherchait à le répandre et à en embraser tout le monde. C'étaient tous les jours de nouvelles pratiques de piété, mais toujours solides, qu'il avait à proposer aux autres séminaristes ».

Et il cite l'Esclavage de la Mère de Dieu, la récitation du psautier de saint Bonaventure, les cantiques de son cru qu'il chantait en récréation, la salutation aux Anges Gardiens, les images de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge dont il tenait provision et qu'il distribuait, le crucifix et la petite statuette de Marie qu'il portait continuellement sur lui. « Bien différents, continue-t-il, de ces faux mystiques qui, sous le spécieux prétexte d'un culte purement extérieur, condamnent ou méprisent les moyens sensibles de s'élever à Dieu, il les recommandait à tout le monde et s'en aidait lui-même. Cependant (c'est toujours lui qui parle) de tout ce que nous venons de dire résultait un composé de quelque chose de singulier : un homme qui n'était pas comme les autres, un homme qui, étant dans le monde, semblait n'être pas du monde ; et dans ce genre de singularité,

il allait toujours croissant, plus il vivait parmi les hommes, moins il vivait comme les autres hommes. Il n'en faut pas tant pour faire un problème, et M. Grignion en fut un pour ceux avec qui il vécut au séminaire de Saint-Sulpice ».

Comment le P. Besnard ne voit-il pas que, si telles avaient été les singularités du séminariste, à savoir, ses multiples pratiques de dévotion dont il se faisait de plus le zélateur, il n'aurait pas été difficile aux sulpiciens d'y mettre bon ordre et M. Brenier ne se serait pas évertué pendant six mois à les combattre et encore sans succès ? Blain ne les aurait pas déplorées non plus, car il n'a que de l'admiration pour le zèle de son ami à répandre ces pieuses industries.

Voici de plus le portrait que Besnard (Livre VIII) nous a peint de M. Grignion, d'après les indications évidemment des premiers membres de la double famille montfortaine : « Sa taille était au-dessus de la médiocre, sa constitution robuste, un air de grandeur, mais avec cela de la bonté, prévenant, affable, agréable. Il avait les joues assez vermeilles, le visage long, le front large et élevé, les yeux grands et vifs, cependant très modestes, le nez aquilin, sans être trop cavé comme on le représente, le menton un peu long, les cheveux châtons, plats et fort courts et retombant modestement sur le haut de la tête, un peu au-dessus du front ». Comme on le voit, rien, dans ce portrait, de l'expresssion singulière, qui, plus que tout le reste, caractérisait la haute physionomie de notre saint.

**Qu'en jugeant Montfort, censeurs et admirateurs, biographes,
n'ont pas su voir que tout ce qui frappait si fort en lui
tenait à un même fond de nature.**

Ainsi, donc, sans Blain et la remarque de M. Leschassier dans sa lettre à Mgr. Girard, à nous en rapporter aux deux premiers biographes du grand missionnaire, Grandet et Besnard, qui sont allés aux sources et où viendront puiser leurs successeurs, nous ne saurions même pas que M. Grignion avait un extérieur singulier, des manières singulières. Conséquence fatale, ses singularités ne furent plus pour les historiens suivants que ses pratiques de perfection, les industries de son zèle et ses audaces apostoliques. Arrivait-il aux biographes de les entendre au sens

où Blain et les sulpiciens les avaient tant déplorées, elles n'étaient que de « légers travers, ... les petits côtés d'un grand homme, ... des manifestations de surface ».

Or, si l'on ne comprend pas que les manières singulières de Montfort étaient ancrées au plus profond de sa nature et que son recours constant à des pratiques extérieures d'ascèse pour sa sanctification personnelle et à des moyens d'enseignement sensibles, visuels, percutants, dans l'exercice de l'apostolat, relevait du même psychisme ; si l'on ne voit dans ce recours qu'un choix délibéré de l'esprit et non pas d'abord une exigence du tempérament, il ne reste plus en effet qu'à se demander par quel esprit l'homme était conduit.

Les spirituels qui s'efforcèrent de le comprendre, en premier lieu M. Leschassier, ne furent-ils pas victimes d'une certaine déformation professionnelle et d'un jugement pessimiste touchant la nature humaine, jugement alors fréquent, même en dehors du jansénisme ? Amis et persécuteurs, confesseurs jésuites, directeurs sulpiciens, prêtres du ministère, évêques, personne, tellement était suspect, par suite du péché originel, tout ce qui venait de la nature, ne paraît s'être demandé si des singularités qui mettaient en si haut relief les vertus de M. Grignion n'étaient pas un don naturel aussi providentiel et respectable qu'un don de la grâce.

« Souvent il paraissait dans une espèce d'aliénation de ses sens, abstrait au milieu de nous et absorbé en Dieu, écrit Blain (ch. XVI) du pensionnaire de M. de La Barmondière. Il ne pouvait même étouffer entièrement les mouvements d'un cœur saisi de l'Amour divin, ce qui lui faisait jeter de fréquents et profonds soupirs, à table, en récréation et partout, sujet de bonnes humiliations, car ses confrères ne manquaient pas d'en faire des railleries. Je crois pouvoir dire qu'il ressentait alors la force et l'impétuosité du vin nouveau du Saint-Esprit qui rendait les Apôtres fols et insensés aux yeux des hommes, tandis qu'ils étaient sages aux yeux de Dieu. Il y a une espèce d'ivresse dans la vie de l'esprit comme dans celle des sens, comme nous l'apprennent les maîtres de la vie spirituelle ; celle-ci est l'effet d'un esprit obscurci et empêché dans ses fonctions par l'abondance des fumées qui montent à la tête, du fond d'un estomac trop chargé et trop plein de vin ; et celle-là est l'heureux effet des impétuosités et des saillies de l'Amour divin, de la visite et de

la plénitude du Saint-Esprit qui saisit le cœur et l'esprit et leur fait sentir ses délices. Cette sainte ivresse est le comble de la véritable Sagesse, mais sagesse réputée folie aux yeux des mondains et qui n'attire, en effet, d'eux que des mépris aux âmes heureuses que Dieu favorise ».

Evidemment, si Blain ne range pas parmi les déplorables singularités de M. Grignon ces soupirs qui le rendaient ridicule aux yeux de ses confrères, c'est qu'il y voit uniquement l'effet de l'amour divin. Il est clair cependant qu'ils sont à mettre sur la même ligne que sa tête penchée, sa mimique dévote et tout le spectaculaire de ses pratiques. Ils sont d'un homme dont la vie cachée en Dieu ne saurait se passer d'expression sensible. Ils accusent un tempérament où les ébranlements de l'âme au toucher de l'Esprit-Saint se communiquent à tout l'organisme. Ivresse du vin nouveau, oui, sans doute ; mais les mystiques n'ont-ils pas tous connu cette ivresse, sans nécessairement la laisser tant paraître, alors même que ce vin du divin amour se fût trouvé mêlé, comme c'était le cas pour notre séminariste, au vin ardent de la jeunesse ?

**

Ne connaissant de singularités chez notre saint que ses pratiques de perfection et ses méthodes d'apostolat, persuadé de plus, ainsi que ses meilleurs informateurs, Pères, Frères et Sœurs de la double famille montfortaine, que c'était ainsi qu'il fallait entendre les manières singulières qui firent la désolation de Blain et des sulpiciens, le P. Besnard ne pouvait manquer de s'étonner que des ecclésiastiques aussi distingués, et d'autres avec eux, hypnotisés par les persécutions, n'eussent tenu aucun compte de la contrepartie : les merveilleux résultats obtenus par le missionnaire, grâce justement à son spectaculaire. Il entreprend donc de justifier ses méthodes ; ce qui lui est facile. Mais comment explique-t-il que l'homme de Dieu ait si constamment donné dans des procédés si peu discrets ? Ne voyant pas que, spectaculaire, M. Grignon l'était d'abord dans sa propre personne et cela spontanément, il ne fait pas réflexion qu'il l'était tout aussi spontanément, dans ses méthodes d'apostolat. Non, c'est délibérément selon lui, en s'interrogeant sur les meilleurs moyens d'évangéliser le peuple, qu'il les choisit de couleur extrêmement voyante, attirant l'attention par leur étrangeté,

frappant l'imagination. Il faut citer tout ce curieux passage de son « Advertissement ».

« Nous n'avons pas été dépositaire des profondes pensées qu'il fit avant de se produire et d'entrer dans une carrière où il ne s'est jamais démenti ; mais les effets semblent nous dire par quel enchaînement d'idées il arrangea son pieux système et sur quel fondement il édifia l'édifice saint qu'il voulait élever. Il se transporte en esprit aux premiers siècles de l'Eglise, ou dans les lieux où l'Evangile est nouvellement annoncé ; il voit un Apôtre ou un missionnaire entreprenant seul de convertir des nations entières, parcourir de vastes contrées avec tout le dépouillement prescrit par l'Evangile et sans autres ressources que les soins de la Providence. *Attirer la multitude plutôt par le spectacle singulier qu'il présente que par les vérités qu'il annonce* ; prêcher dans les hameaux, dans les places publiques, souvent interrompu par des huées et des clameurs, heureux quand il trouve quelques personnes simples ou quelques enfants qui l'écoutent, bafoué, insulté, manquant de tout et ne trouvant pas pour lui-même les secours qu'il exhorte à donner à ceux qui sont dans la misère et dans la souffrance.

« A la suite des peines et des travaux, le nouvel émule de ces grands hommes aperçoit leur succès ; c'en est assez ; il se propose la même fin et tiendra la même conduite, et s'attachera surtout, comme leur Maître commun et leur modèle, à instruire le menu peuple et à évangéliser les pauvres ; il croit même que c'est en quelque sorte le seul objet de sa mission ; il ne pense donc plus qu'à prendre les moyens les plus propres à annoncer avec fruit la parole de Dieu à cette portion du troupeau, dis-je, trop négligée, parce qu'il est rare de trouver un zèle pur et désintéressé. C'est pour le peuple qu'il prépare ses sermons, ses conférences, qu'il compose ses cantiques. C'est pour ne pas perdre un instant de l'attention du peuple qu'il ne dit rien qui ne soit à la portée des plus simples et que souvent il dit des choses que les personnes trouvent peu ménagées et trop naïves et que les libertins tournent en ridicule. C'est pour toucher plus sensiblement le peuple qu'il mêle aux exercices de ses missions de pieuses cérémonies et des spectacles de religion que ne peuvent s'empêcher d'admirer ceux mêmes qui veulent y trouver à redire.

« Ce n'est pas seulement dans les fonctions publiques de son apostolat qu'il combattait les vices et qu'il exhortait à la pra-

tique des vertus, il voulait que toutes ses actions, ses démarches, tous ses entretiens, *tout son extérieur même* se rapprochassent de cette fin.

« Il était donc essentiel à son projet de se livrer à des mouvements de zèle et de faire bien des choses qui en tout autre eussent paru répréhensibles. Il fallait qu'il se produisît en public avec tout ce qui pouvait faire reconnaître en lui un prêtre détaché de tout et ne cherchant dans le sacré ministère que le travail, les humiliations, les croix ; au-dessus de toute considération humaine, sacrifiant au désir du salut des âmes son repos, sa santé, les plus beaux jours de sa vie même.

« ... M. de Montfort entreprend de travailler à la conversion des pécheurs et cherche spécialement à intéresser pour eux Celle qui en est l'asile et le refuge. Il veut pour parvenir à un plus parfait renoncement de lui-même se procurer des humiliations et des mépris. Son but est surtout de travailler auprès des simples et des pauvres, *de les attirer en foule et de s'en faire connaître tout d'abord par un extérieur capable tout à la fois de les surprendre et de les édifier*. Il fallait donc que tout annonçât en lui le dévot de Marie, le héros de l'abnégation et l'apôtre du peuple ».

C'est là un juste hommage aux pratiques si critiquées du missionnaire. Le P. Besnard, missionnaire lui-même, en a saisi la parfaite convenance ; il en exalte l'efficacité. Mais c'est en méconnaître le caractère que d'y voir d'abord des industries apostoliques et de les croire imitées des Apôtres. Saint spectaculaire, M. Grignon ne chercha pas plus à l'être qu'autrefois les stylistes. Ce n'est pas pour être une prédication vivante qu'il allait nippé comme un gueux, vivait sans feu ni lieu à la Providence, chamarrait de pieux emblèmes sa misérable soutane, se creusait les joues à forces de veilles et de jeûnes. Il savait bien que de telles pratiques avaient leur éloquence, mais n'en eussent-elles eu aucune que c'eût été tout comme. Le P. Besnard aurait-il oublié ce que le missionnaire confiait à M. des Bastières : que dès sa plus tendre jeunesse, il avait eu des pensées très fortes de quitter la maison paternelle et d'aller en terre inconnue, mendiant son pain jusqu'à ce qu'il eût été capable de le gagner par l'exercice d'un métier qu'il eût choisi le plus vil ? Et son dépouillement, son vœu de pauvreté, à vingt-deux ans sur la route de Rennes à Paris ? Et sa rage de macérations chez

M. de la Barmondière et chez M. Boucher et au séminaire de Saint-Sulpice ? Il est beau et méritoire pour un apôtre de mener une vie d'austérité extrême afin de prêcher d'exemple, mais n'y a-t-il pas là quelque chose de factice et même d'insincère puisque l'on n'édifiera que dans la mesure où l'on fera croire que si l'on a choisi une existence aussi misérable, c'est par attrait personnel pour leur valeur propre, et non pour l'édification du public ? Evidemment le P. Besnard ne suppose pas Montfort affectant des vertus qu'il n'avait pas. De cœur l'homme de Dieu était autrement mortifié, pauvre et détaché de tout qu'il ne pouvait l'être pratiquement. Mais encore n'eût-il pas été exempt de toute simulation s'il s'était adonné à des pratiques extraordinaires dans l'intention de produire un grand effet. C'est à quoi le P. Besnard n'a pas réfléchi. Les saints, les vrais, semblent avoir été sur ce point d'une délicatesse extrême. On ne voit ni saint François de Sales, l'apôtre du Chablais, ni saint Jean Eudes, missionnaire lui aussi, ni saint Vincent de Paul, le père des pauvres, s'appliquant par zèle apostolique à frapper les imaginations. Ils pratiquèrent, autant qu'ils le purent, des vertus discrètes. Pas davantage M. Grignon ne cherche à étaler les siennes ; elles s'étaient toutes seules. Ses pratiques sont comme nées avec lui ; il les a dans le sang. Exercer à fond ses vertus est pour lui un besoin physique. Blain nous le montrait, en nos premiers chapitres, allant à la dérobée, pendant ses vacances d'écolier, faire mille caresses à un mendiant à demi idiot. « Son cœur enflammé de l'amour de Dieu, nous disait-il, ne pouvait plus se contenir. Il ne cherchait qu'à le soulager par des témoignages effectifs de charité pour le prochain ». Ainsi de toutes ses vertus. Les mettre en pratiques, en dures, en héroïques, en exéberantes pratiques, le soulageait. Il le fait si peu pour impressionner que c'est loin des regards, dans la solitude de sa chambre, à des déchets d'humanité à peine conscients, qui ne sauront même pas le remercier d'un sourire, qu'il prodigue, triomphant de ses haut-le-cœur d'infirmier, les soins d'une charité sublime. Plus l'homme est misérable, plus il y voit le Christ pitoyable, l'Homme des douleurs. Dieu le regarde, cela suffit.

Et voilà bien le don de Dieu, que personne cependant de ses contemporains, pas plus ses admirateurs que ses censeurs, ne paraît avoir reconnu. Pour les premiers, c'était évident, il était conduit par le bon esprit ; pour les autres, non. Mais Montfort n'avait point besoin d'une inspiration de la grâce, d'une motion

de l'Esprit, pour se porter à des pratiques parlantes. Etant un saint, il lui suffisait de se laisser aller à la pente de sa nature pour l'être spectaculairement. Il l'était sans application, sans choix, sans même y penser, tellement Dieu l'avait marqué jusqu'au plus profond de son être du sceau de sa vocation.

Faute donc de voir une caractéristique cependant aussi manifeste du génie de Montfort, le P. Besnard recourt à une explication en nette contradiction avec les faits, car il est patent qu'en entrant dans la carrière des missions, le jeune prêtre n'eut rien à changer, rien à ajouter à ses comportements habituels, rien à emprunter aux Apôtres. Tel il sera missionnaire, tel il était déjà lorsque, partant de Rennes pour le séminaire de Saint-Sulpice, il refusait un cheval, donnait sa bourse au premier besacier rencontré, troquait son habit neuf contre la défroque d'un second, abattait à pied sous la pluie ses quatre-vingt-dix lieues, mendiant son pain et son gîte, et, arrivé dans la capitale, allait se réfugier dans petit trou d'écurie ; tel il était déjà, pensionnaire de M. de la Barmondière, quand il querellait les baladins du Pont-Neuf et les chanteurs des rues, dispersant leur auditoire de badauds, achetait, pour les déchirer et les jeter dans la Seine, livres et chansons lubriques, séparait les duellistes ; tel il eût même été, écolier, au collège des jésuites de Rennes, sans le voisinage de sa famille.

Revenons à Blain. Alors que les ecclésiastiques qui accusaient d'hypocrisie M. Grignon mettaient tout dans le même sac : son air et ses manières mystiques, ses grandes démonstrations d'humilité, d'obéissance, de pardon des injures, son accoutrement de gueux, sa vie vagabonde à la Providence, ses éclats de zèle, ses mises en scène de prédicateur, comment Blain, qui le suivit depuis ses années de collège jusqu'à sa sortie de Saint-Sulpice et, le regardant comme un saint, ne perdait pas le moindre de ses faits et gestes, ne voit-il pas qu'en effet tout cela ne faisait qu'un et, n'étant pas hypocrisie, tenait, pour son côté spectaculaire, non pas précisément de l'Esprit de Dieu, mais d'un même fond de nature, que son ami était ainsi constitué qu'il ne pouvait sans se faire violence empêcher ses vertus de parler ? Mais non ; le voilà rangeant d'un côté ce qui est spontané, automatique, inconscient, et s'avère irréformable : ses manières singulières, travers déplorables, aussi ridicules que des tics, misérables produits de la nature, et de l'autre, ce qui est conscient,

volontaire, délibéré : son recueillement, ses austérités, ses pratiques de dévotion, ses grands mouvements de zèle et de charité, toutes choses, pour Blain, évidemment dues à l'Esprit de Dieu, sans qu'il sache trop, parfois, comme on l'a vu pour les soupirs d'amour, dans quelle catégorie placer ceci et cela, les manières singulières de M. Grignon déteignant forcément sur tout ce qu'il fait même de plus admirable, et ses singularités étant, malgré tout, celles d'un saint, d'un saint expressif à l'extrême.

Qu'on nous entende bien. Nous avons relevé dans notre chapitre précédent quatre choses bien capables de faire soupçonner notre saint d'hypocrisie, et nous avons assez dit en d'autres endroits que, sans exclure les cas de bonne foi, c'est ce qui arrivait comme fatalement quand la sottise et la passion s'en mêlaient. Nous ne prétendons point qu'un Mgr. de la Poype, par exemple, ait donné dans cet excès, non plus que les sulpiciens. Mais c'est terrible d'avoir affaire à quelqu'un qui se croit un saint, et qui ne l'est qu'à demi, surtout lorsqu'il ne se contente pas de vous porter sur les nerfs par son air mystique et son entêtement dans ses vues infailliblement inspirées de Dieu, mais que le zèle le démange et qu'il veut tout ranger à ses manières de voir. Le comble, c'est lorsqu'il se croit persécuté et fait savoir ou vient vous dire à vous-même, avec de grandes démonstrations d'amitié, qu'il vous pardonne les torts que vous avez eus à son égard et que tous les jours il prie Dieu pour vous. Or, M. Grignon était-il un saint ? C'était là la question.

Nous avons entendu Blain nous dire que rien peut-être n'avait plus attiré à son ami d'affront et de confusion que ses singularités. Nous aurions voulu préciser davantage comment M. Grignon était singulier et sur quoi exactement s'exerça pendant six mois sans succès le talent de M. Brenier. Parmi les raisons que nous avons données pour mettre hors de cause les pratiques de perfection et les actions de zèle du séminariste, il en est une qui nous sembla péremptoire : ces pratiques et ces actions étaient connues ; il était facile de lui interdire nommément celles qui choquaient, et il eût obéi. C'est donc qu'il faut entendre au sens propre que ce Blain appelle ses manières singulières, lesquelles, il est vrai, comme nous le disions quelques lignes plus haut, coloraient tout ce qu'il faisait, un homme singulier ne pouvant manquer de l'être en tout. Nous y avons vu d'après maints exemples une *expressivité* extrême, qu'accen-

tuait encore une visage tout en relief et qui le rendait spectaculaire au point que les gens soupçonneux ou hostiles pouvaient se demander si ce n'était pas intentionnellement qu'il jouait ainsi ses vertus, car effectivement il les « jouait », l'homme étant tout d'une pièce, et le spirituel et le sensible se trouvant comme inséparables chez lui.

Or, ce caractère est ignoré complètement par Grandet, Besnard et leurs informateurs. Ni eux ni ceux-ci n'en parlent et ne lui imputent la moindre part dans la cause des persécutions. Toutes les rigueurs que subit Montfort de ses supérieurs ecclésiastiques, toutes les avanies qui lui vinrent d'autres membres du clergé, ils les mettent au compte de la passion ou de la prévention, incapables d'imaginer que la sainteté du missionnaire ne s'imposait pas à tout spectateur de bonne foi. Mais si ce ne sont pas les grands airs de sainteté de Montfort qui mettaient en garde, qu'était-ce donc ? On ne voit pas autre chose que ce qu'allègue le P. de la Tour : des actions de zèle qui passent aux yeux de la prudence humaine pour imprudents ou ridicules. Et voilà ce qui a induit nombre de biographes à se représenter le missionnaire comme un extravagant, un homme, ainsi que l'écrit Mgr. Calvet, en état continuel d'exaltation poétique et d'exaltation mystique. Il aurait fallu qu'il fût tel en effet pour que ses actions de zèle produisissent sur plusieurs de ses supérieurs ecclésiastiques une impression si fâcheuse et les déterminassent à prendre contre lui des mesures de rigueur.

CHAPITRE XIV

A QUOI MONTFORT ATTRIBUAIT-IL LUI-MEME

QU'IL FUT TANT PERSECUTE ?

Comment il concevait moins que personne qu'on put se tromper à son sujet — L'entrevue de Rouen, où on le voit persuadé notamment que s'il était singulier, ce n'était qu'à la manière que le sont tous les saints.

Rien ne déconcerte plus et n'impressionne aussi mal dans la vie de Grignon de Montfort que son incohérence. Une vie toute en cahots et en zigzags, traversée à chaque instant, jalonnée d'entreprises abandonnées à la hâte, de monuments en ruine qui coûtèrent sang et eau, de menues œuvres jetées au hasard d'une course traquée. Des champs immenses définitivement fermés au zèle de l'apôtre, alors que la semence commençait à germer. L'homme tour à tour missionnaire, infirmier, aumônier, directeur et réformateur d'hôpital, ermite. A sa mort, deux embryons de congrégation : une compagnie de deux missionnaires hésitants, peu sûrs d'eux-mêmes, avec une demi-douzaine de Frères coadjuteurs ; une autre de quatre religieuses. Et cela après des rêves grandioses de conquérant et de fondateur et des peines infinies. Et pour achever le contraste, des dons merveilleux de nature et de grâce : éloquence, génie de l'organisation et de la mise en scène, un mystique, un prophète, un thaumaturge. Une vie, se dit-on, qui aurait pu être si belle, si unie et si féconde, avec une humeur plus accommodante. A quoi tenait cette intransigeance, ce refus de changer de méthode ? Entêtement ? Idéalisme ? Manque du sens des réalités ? Esprit absolu ?